



Patrick Azzurra

# En amont

*roman*

Editions **Passiflore**

## **Chapitre 1**

### **2018**

Un éventail de pavés luit sous la lumière diffuse d'un réverbère. Une bruine ininterrompue trempe mes guenilles, s'immisce par chacun de mes pores jusqu'à me foutre le frisson. Lorsque le froid s'invite, il ne vous quitte plus. On ne s'habitue jamais aux coups bas de la rue. Elle m'a tout pris. Mon nom en prime. Pascal Gailhard, ça sonnait plutôt bien pourtant. Je me rends compte que je l'ai presque oublié. Il s'accordait à mon personnage de l'époque et n'a plus rien à voir avec l'homme d'aujourd'hui. Mon nouveau blase, c'est Quinquin ! À cause de ma passion pour les bouquins. Rien d'original, mais comment s'attendre à des prouesses de la

part de trois toquards qui décident de vous rebaptiser un soir de fête ? Trois poteaux d'infortune portés disparus d'ailleurs. Ils ne se sont pas pressé le citron pour le dégoter, il faut dire que leur état d'ébriété ne les aidait pas à la réflexion. Malgré leur manque d'ingéniosité, j'ai fini par l'adopter, et même par l'aimer. J'ai opté pour cette renaissance incertaine et l'espérance de faire table rase du passé.

Quand la vie vous jette des cailloux, rien ne sert de se baisser pour les ramasser.

Dix ans que je traîne ma carcasse oxydée parmi les enfants du bitume, les cassos de la société. Ceux que les gens convenables évitent de peur d'attraper leur poisse. Cinquante-deux piges, et j'en parais soixante. Au début, pour tenir, je m'anesthésiais à l'alcool, du pas cher qui vous explose le cerveau, qui chasse les souvenirs. Trop dur de refaire le chemin à l'envers, surtout lorsqu'il fonce tout droit sur un point de rupture. La déchéance surprend toujours celui qui la génère. Il faut posséder une bonne dose de

courage pour passer outre ce que la vie vous a volé. Assumer ses malheurs n'est pas à la portée de tous.

Je n'ai pas vraiment choisi ce parcours, ce sont les aléas de l'existence qui m'ont conduit ici. Je suis victime d'un séisme impossible à appréhender et coupable des décisions qui m'ont mené à ma chute. J'ai dû apprendre à survivre, à échapper à la morsure de l'hiver, à la chaleur de l'été. Et à traîner ce barda à longueur de journée parce qu'il contient l'essentiel d'un bouffeur de macadam. Au début, je m'en tamponnais le coquillard du lien social, trop d'amertume à digérer. J'ai rapidement compris qu'il était indispensable pour ne pas passer de l'autre côté, pour ne pas subir la mutation, pour ne pas se transformer en chien errant sans crocs. Une lutte, jour après jour, pour ne pas franchir la ligne, afin de conserver un semblant de dignité humaine. Me laver, me raser, et le luxe absolu : mettre des vêtements propres.

Pourtant, dans les moments les plus sombres, filent parfois de ces étoiles qui

chassent les turpitudes. J'ai trouvé la mienne. Irène, une mamie au cœur gros comme une pastèque. Une lumière dans ma nuit qui n'a pas hésité à me tirer vers les cimes. Elle me prête sa douche, m'invite à sa table, et me fait la conversation.

Tout se désagrège si on n'entretient pas la mémoire des mots.

Une fois par semaine, je frappe à sa porte. Je ne veux pas abuser de sa bonté. Irène est arrivée à cet âge où l'on ne craint plus la mort. Elle dit que son mari est parti trop tôt, que le crabe l'a bouffé sans pitié, qu'ils auraient pu vivre encore quelques années heureux. Un bonheur simple, des petits riens, balanceraient certains, mais pour eux ils représentaient un plaisir indicible. Après avoir dispersé ses cendres dans une forêt des Landes pour répondre à son souhait, elle s'est cloîtrée à l'intérieur de sa carapace. Peut-être pour s'habituer à la solitude, le temps de faire son deuil. Sa fille unique l'a laissée sur le bas-côté. Sans doute de vieilles rancunes dont elle préfère ne pas me parler.

Elle est partie le ventre rond à vingt-trois ans et depuis elle ne l'a jamais revue. Elle ne connaît pas son petit-fils. Peut-être a-t-elle donné sans compter aux âmes miséreuses jusqu'à en oublier sa progéniture ? Toujours le malheur des autres, jamais le sien, elle déteste l'apitoiement. Une sainte, une vraie, pas de celles inventées par les cathos. Irène est une poupée de porcelaine que la moindre chute pourrait briser en mille morceaux. Son corps diaphane est touché, mais sa cervelle est bien connectée, pas un fil n'est à la masse. Ses mains torturées par l'arthrose, sa tremblote et ses pas hésitants tentent de prouver le contraire, mais ils ne font que masquer une volonté sans pareille. Révoltée par les injustices, elle se transforme en ce héros de Miguel de Cervantes, et les moulins à vent n'ont qu'à bien se tenir. Elle est bien la seule à me donner l'envie d'avancer.

« Se replier sur ses malheurs, c'est tourner le dos à la vie », qu'elle dit.

Je me suis construit un chez-moi sous le porche d'un parking quatre étoiles.

Un Bultex éventré sur le trottoir, et je pionce comme un loir. J'en ai connu des galères avant de me poser là. Des squats improbables, où crèchent des défoncés jusqu'à la moelle. Un monde de miséreux qui n'ont plus que la dope pour exister. Il m'est arrivé de penser à les imiter. Ils ont l'air tellement heureux lorsqu'ils s'envolent. Un voyage dans l'oubli, mais l'atterrissage est si chaotique que je me suis promis de ne jamais y toucher. J'ai vu des jeunes avec des corps de vieux ruinés par la came, des veines nécrosées, des filles qui se prostituaient pour une ballade au pays des leurres. Je n'ai jamais traîné longtemps avec ces loques désabusées. Je n'avais rien à leur apporter et pas plus à recevoir. J'avais chuté assez profondément, à quoi bon m'enfoncer un peu plus ? Pour eux, c'est de toute façon trop tard. Goûter à cette merde équivaut à prendre une voie sans issue. Tout au bout, la grande faucheuse les attend à bras ouverts. Elle patiente, sereine, sait qu'elle finira toujours par les attraper.



Tous les maudits de la terre n'ont qu'elle pour échapper à leur angoisse.

Ce qui m'a sauvé, j'en ai bien conscience, ce sont les livres. Présents comme les pierres qui bordent les sentiers escarpés, qui vous guident dans la bonne direction. Ils étaient avec moi avant l'éboulis, et ils ne m'ont jamais lâché. La moindre des politesses n'était-elle pas de leur rendre hommage ? L'idée m'est venue un de ces matins tristes où mon moral dégringolait au bas de la piste. Une idée qui pouvait paraître saugrenue, mais qui pour moi était la meilleure à offrir. Dans ce lieu devenu mon dortoir, je me devais de les mettre en avant. J'ai fabriqué des étagères, j'ai récupéré des sièges, une table bancale. Des meubles jetés au rebut, aussi cabossés que tous ces paumés qui hantent les villes comme des zombies. Un mobilier boiteux à leur image. Puis, j'ai fouillé les poubelles, une ancienne habitude. J'étais certain d'y trouver des trésors, des romans et des revues qui rempliraient ma bibliothèque improvisée.

Au début, les habitants du quartier ont vu mon initiative d'un mauvais œil. Ils craignaient que leur rue ressemble à un dépotoir, mais mon goût pour l'agencement les a rassurés. Certains m'ont donné des bouquins qui encombraient leur appartement. Un geste qui en disait long sur leurs motivations, qui me prouvait que mon intention était bien fondée. Je recevais des traîne-savates qui n'avaient pas une attirance particulière pour la littérature, mais qui me rendaient visite avec des bières. L'endroit était réconfortant. Puis, le bruit a couru les venelles et m'a fait rencontrer des amateurs improbables. Les mercredis après-midi, j'ai pris pour habitude de faire la lecture à certains de ces exclus. Parfois, des passants venaient par curiosité s'asseoir parmi les gueux et m'écouter avec un intérêt croissant. Je me suis même improvisé prof pour un môme tombé dans la rigole trop tôt, mes histoires ont suscité chez lui ce besoin d'apprendre. Quel bonheur de l'aider à ouvrir ses ailes, de voir pousser en lui l'envie de s'élever vers

la connaissance! Ce jeune qui a morflé de trop a compris que la pire des pauvretés est celle de l'esprit.

Mais rien n'est complètement lisse, tous les milieux présentent des ulcères, et la malveillance germe dans les endroits les plus improbables, le plus souvent dans le terreau des démunis. Mes livres ne pouvaient pas attirer que des rêveurs. Un matin, sur les coups de dix heures, les anges du mal m'ont rendu visite. D'habitude, ils squattent près de la gare avec leurs crêtes et leur meute de chiens. Ils avaient besoin d'une planque clean pour y dissimuler leurs pilules et leurs sachets de poudre du bonheur. Un business à la sauvette avec les clients des boîtes branchées. Ils vendent leur pourriture à une jeunesse qui s'en met plein le nez. Une nouvelle manière de s'éclater, peut-être chassent-ils ainsi leurs doutes et leurs faiblesses ?

Ma bibliothèque était l'endroit idéal, un de ces endroits que la flicaille ne calculerait pas. Pour une fois que la culture leur servait.

Je les ai laissés cacher leur merde derrière Pagnol, Mauriac, Maupassant ou Hugo. Je transformais malgré moi ces auteurs illustres en nourrices. Je n'avais pas le choix, aucune envie d'une chirurgie esthétique au cutter. Je devais fermer les yeux sur leurs magouilles, en échange j'avais juste la chance de ne pas me faire fracasser. C'est eux qui ont attiré les foudres. Cette horde sauvage n'était pas appréciée du voisinage, bien trop voyante, bien trop bruyante, toujours dans l'excès. Personne n'osait les affronter, alors il ne restait qu'une solution. M'aider à plier bagage, me forcer à disparaître. J'étais le prince de la décadence, celui qu'il fallait détrôner pour que le calme montre à nouveau sa face rassurante. Ils étaient une poignée à penser cela, mais la virulence des propos l'emporte souvent sur le nombre. Un matin, les employés municipaux ont débarqué, une armée en gilets jaunes, pelles et balais accompagnés par les Schtroumpfs. Ils m'ont viré, sans ménagement, une plainte déposée à la mairie. Ils ont tout jeté dans la benne

du camion ; livres, mobilier, matelas... Ils m'ont dépossédé de mes trésors avec cette désinvolture qui caractérise les moutons. Moi qui m'étais battu pour semer des fleurs sur le pavé, en trente secondes, ils me les ont ratiboisées. Que faire à part chialer ? Irène est sortie de son T3. Furieuse, elle hurlait.

– Faut-il être niais pour s'opposer à la culture !?

N'est-elle pas le pilier de la démocratie ?

– Vous n'échapperez pas au jugement, je vais contacter les médias, espèces de connards !

Grossière dans ses colères qui jaillissaient telle la lave d'un volcan, elle ne se souciait pas de friser l'impudeur lorsque la cause lui semblait juste. Mais ce n'était que des employés dont les ordres étaient de nettoyer la place. Des curieux s'approchaient, prenaient des photos et des vidéos. Une heure plus tard, il ne restait plus que le déchet que j'étais devenu et Irène. Les badauds s'étaient éparpillés, nous laissant

en tête à tête. Un tête-à-tête insolite, celui d'une vieille opiniâtre et d'un homme usé. Elle m'a tenu par l'épaule, a formulé des phrases qui réchauffent les cœurs désappointés. Je l'ai suivie comme un enfant égaré. Je me suis assis à sa table, ça sentait la soupe de légumes. Cette odeur effaçait mon chagrin. Où était ma faute ? Pourquoi me punir ? Je subissais la cruauté du pouvoir avec fatalité. Je n'avais plus le courage de me battre, je perdais la foi sur un chemin de croix. Irène ronchonnait, elle avait de la force pour deux. Elle m'a offert le repas, une daube qui avait longuement mijoté. Elle m'a proposé de dormir sur le canapé, et le lendemain après le petit-déjeuner j'ai filé avec mon baluchon. Il était hors de question de profiter de la situation. Elle a insisté pour que je reste, mais j'étais un poids trop lourd à porter. J'ai remplacé ma couche confort triple XL par des cartons, et je me suis tiré.

Bosser ne peut pas me faire de mal. Installé sur des marches de la rue Sainte-Catherine,

je sors mes outils, une écuelle et un papelard. J'y ai inscrit : *une pièce pour nourrir mon estomac, un sourire pour apaiser mon cœur.*

Un brin de poésie peut-il amener les passants à plus de générosité? Je ne sais pas chanter, encore moins jouer d'un instrument, alors pourquoi ne pas me servir des mots? L'écriture est l'art le plus à ma portée.

Je m'apprête à faire la manche avec ma réserve habituelle. C'est un de ces jours gris qui contaminent les esprits les plus optimistes, qui les rendent peu enclins aux faveurs. Au bout de quatre heures, j'ai juste de quoi me payer un sandwich. Cela me conforte sur mon aptitude à la transparence. Le côté positif est que cela me permet d'observer sans être vu. Une contemplation qui me sauve de l'emprise du temps. Une ronde de personnages aux comportements disparates. Les inventories occupent mes journées; les rêveurs enfermés dans leur bulle pour échapper à la réalité, les dépités sur lesquels les événements glissent comme sur une toile cirée, les craintifs qui

font un détour pour ne pas effleurer votre regard, et ceux qui cherchent à intimider afin de dissimuler leur manque d'assurance, les généreux qui n'ont pas d'oursins dans les poches et qui au pire de leur dénuement vous font cadeau d'un sourire, d'un brin de causette, les méchants qui prennent leur pied à vous blesser, à piquer là où ça fait mal. Ils arrivent par vagues comme les joies et les malheurs de l'existence. La loi des séries ne me gêne pas aujourd'hui.

Je compte les pièces dans le creux de ma poche, six euros dix. Je gratte quatre-vingts centimes de plus au fond de mes fouilles. Si je veux un sandwich et une bière, je dois me déplacer. Un hypermarché où les casse-dalle sont dégueulasses, mais à un prix défiant toute concurrence. Juste pour le loisir de me payer une mousseuse. Je me roule une clope avec du tabac de récup. Tout près des portes automatiques campent des crève-la-faim dans mon style. Ils ont choisi de tendre la main près de la source. Il est dix-huit heures, et ils sont occis. Combien de



bouteilles ont-ils sucées ? La bouche pâteuse, ils s'expriment avec difficulté, trébuchent sur les mots. Avec ma dégaine, il n'est pas compliqué pour eux de me repérer. Ils me proposent de siroter avec eux. Une roulure au visage ravagé descend une canette à la vitesse d'un TGV. Comment deviner si elle a été belle un jour ? Sa façade décrépite dissimule toute perfection antérieure. Sa tignasse décolorée d'un jaune pisseux s'entremêle et dégouline sans harmonie. Ses yeux délavés, et son nez strié de veinules sont autant de signes d'une ivrognerie enracinée. Les dégâts d'une vinasse ingurgitée à l'excès qui érode sans distinction. Je refuse leur invitation, et elle ne manque pas de me balancer des phrases vulgaires qui font se marrer ses frères d'infortune. Pour finir, elle me fait un doigt, et gueule « va te faire enculer, le blaireau ».

J'entre sans tarder dans le magasin avant que cela ne dégénère. Avec l'alcool, on ne peut jamais prévoir la tournure des évènements. Je fais mes courses, et passe

à la caisse sous les regards méfiants du vigile. Avec mes fringues cradingues, rien d'étonnant. J'ai tout de même réussi à leur barboter une fiole de rhum pour les soirs de déprime. Je sors à l'opposé pour ne pas tomber sur les barjots, pas envie de me battre. Je n'en ai plus la force, encore moins le courage. J'ai besoin de paix, sans doute la lassitude. Je reviens à pied dans mon fief. Pas le grand confort, mais le sentiment d'être chez moi. Ils ne m'ont même pas laissé une chaise, ces enfoirés. Je m'assois sur l'épais tas de carton entreposé dans mon nid. J'ouvre la languette plastique de mon repas et mords dans mon pain de mie au jambon-fromage. J'aurais préféré une baguette croustillante et dorée, mais faut savoir ce que l'on veut. La première gorgée de roteuse m'ôte tous regrets. C'est bon, frais, et mon cerveau, peu à peu, plane vers des brumes cotonneuses. Un flottement qui m'inspire la réflexion. Suis-je capable de revenir à une vie bien rangée ? En ai-je véritablement envie ?

Personne ne m'a poussé sur les pavés, juste les circonstances. Un algorithme complexe qui vous projette vers l'exclusion. Une fuite pour me soustraire aux sortilèges de l'existence.

J'ai tout abandonné. Une plaie béante m'a fait basculer, trop de problèmes à régler. Tout est réalisable quand on possède la volonté profonde, mais moi je me suis laissé sombrer dans l'eau stagnante de ma décrépitude. J'ai choisi de croupir dans mes incertitudes, de pourrir les relations les plus fortes.

\*\*\*

Je me fabrique un plumard en carton, me glisse à l'intérieur de mon duvet qui schlingue la mort, et m'endors comme une masse. C'est le froid qui me réveille. Il est six heures à ma montre. Je me recroqueville, il est trop tôt pour me lever. Les journées sont bien assez longues. Que faire à part glander ? J'ai l'intention de me chercher un bouquin et de m'installer confortablement

dans le tram. Un moyen de ne pas trop me les geler.

Sans m'en laisser le temps, Irène m'interpelle et me dit de bouger. Je la suis, pas mécontent de me caler au chaud. Un café fumant est posé sur la table. Elle m'a dégoté quelques habits dans une bourse aux vêtements. Je ne sais pas comment la remercier. « Tu me rembourseras quand tu seras riche » qu'elle me balance. Et elle se met à rire, un rire que je prends en pleine poire. Son anniversaire est le trois décembre et je compte bien lui faire un cadeau. Quarante-sept printemps, ce n'est pas rien. Ça se fête. J'ai ma petite idée et un mois pour la réaliser.

– Ne t'enfuis pas, j'attends de la visite.

À onze heures, des coups timides à la lourde me surprennent. Irène ouvre, et apparaît une poupée toute propre qui n'a pas la trentaine. Sa beauté et son élégance ne font que me renvoyer la vérité à la gueule, me donnent honte de ce que je suis devenu. Irène me la présente. Elle me tend une main aux

doigts menus, je ne peux pas m'empêcher d'inspecter la mienne avant de l'envoyer à sa rencontre. Restent quelques traces revêches, et des ongles endeuillés. Il y a la fraîcheur de sa peau et cette envie de la réchauffer. Je la lâche aussitôt de peur qu'elle la retire comme lorsqu'on touche malencontreusement une fiente. Elle s'assoit en face de moi, et j'ai du mal à supporter ses prunelles plantées dans les miennes. Elle est journaliste et tient à écrire un article sur ma pomme. Elle met son portable en mode dictaphone et me pose un tas de questions. Quand je ne réponds pas assez vite, c'est Irène qui me remplace. Elle y va sans modération, ce qui fait sourire la jeune femme. Elle ne refuse pas le café, reste une heure, me prend en photo. Que va-t-elle faire d'une tronche de gland comme la mienne ? Ébahi, je la regarde s'éloigner, frêle silhouette dont il ne subsiste plus que le parfum...

– Tu vois Quinquin, il est bon de se battre. Il y aura toujours quelqu'un pour te tendre la main.

– Je sais bien Irène, mais je n'en ai plus envie.

Une bise à ma mamie préférée et je rejoins la rue. La température a chuté et je me caille les miches. Je marche jusqu'aux quais, histoire de me réchauffer. Je m'assois face à la Garonne et mate les badauds. Je ne m'éternise pas, ça pique un max. De toute façon, je commençais à gamberger à ma vie d'avant. À quoi bon se faire du mal ? Ces retours en arrière sont si néfastes qu'ils ne servent qu'à me tordre le bide. Il me faut un bouquin de toute urgence, n'importe quoi pourvu que je m'évade au fil des pages. Je rencontre Giboulet, une cloche de première. Lorsqu'il m'aperçoit, sa trogne s'éclaire. Plus rien n'est coordonné chez lui, il fonctionne au ralenti. C'est un gentil que la rue a détruit. Il a paumé les lacets de ses groles, ne porte pas de chaussettes, et ses pieds sont violets. Un de plus qui crèvera dans l'indifférence. Je sors ma flasque de rhum et lui en propose une lichette. Ses yeux s'allument comme des phares de bagnole

dans la nuit. Je suis obligé de lui arracher la bouteille des pognes. Il m'en a vidé la moitié.

– Excuse, j'avais soif.

Il repart comme un automate aux piles usées. Je m'égare au hasard des artères jusqu'à en être harassé. Vers vingt-deux heures, je m'allonge sur mon tas de carton, et bois une gorgée de ce liquide ambré. Je sens la brûlure de l'alcool réchauffer mon corps meurtri. Je m'endors rapidement sans trop gamberger à la tristesse de la vie. Quoi de meilleur que d'ouvrir mes yeux au petit matin sur Irène ? Je sais aujourd'hui qu'il existe des anges sans ailes.

– Debout Quinquin, un café chaud t'attend.

Il y a même des biscottes et une plaque de beurre. Parfois, sa gentillesse me donne le vertige.

– Mange, prends des forces, une surprise ne devrait pas tarder.

Vers dix heures, elle n'arrête pas de regarder vers la porte. Impatiente, elle fait les cent pas dans la pièce jusqu'à l'arrivée

du facteur. Elle lui arrache le journal des mains et me rejoint. Elle tourne les pages au galop et finit par trouver l'article qu'elle cherchait. Elle le lit à voix haute, et lève entre chaque phrase son visage fripé sur lequel brillent ses yeux d'enfant.

*La municipalité a frappé fort en détruisant un lieu d'espérance. Triste de constater que les bonnes actions ne sont pas toujours récompensées. Nos élus ne sont-ils pas là pour promouvoir la culture ? C'est ce que croyait Quinquin, ce SDF qui a eu la noble idée d'installer une bibliothèque sous un porche afin de proposer la littérature à celles et ceux qui n'y ont pas accès. Un endroit qui permettait les échanges et favorisait les rencontres entre les sans-abri et les gens du quartier. Nous aurions souhaité qu'une telle initiative en engendre d'autres, malheureusement nos têtes bien pensantes ont choisi de la détruire dans l'œuf. Dans ce monde si individualiste, un homme vient de nous démontrer que l'on*



*peut toujours donner et que l'altruisme peut l'emporter sur le porte-monnaie. Nous ne sommes pas les seuls à réagir, ce fait divers prend de l'ampleur sur les réseaux sociaux et nous demandons à nos élus de réparer le plus rapidement possible cette injustice. Nous suivrons cette affaire avec attention, déterminés à ce qu'elle soit traitée avec intelligence et équité.*

*Sophie Tallandier*

– Elle ne mâche pas ses mots la petite, elle ne les a pas loupés.

Je n'en reviens pas, la réalisation de ce projet m'est venue comme une envie de pisser. Je n'ai rien prémédité et j'étais loin de penser aux remous que cela produirait. Depuis que j'ai franchi le pont pour rejoindre la rive des laissés pour compte, je ne crois plus à la gratitude. Est-ce que je la mérite d'ailleurs ? Et pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, je la retrouve avec volupté.

Moi, le clodo, j'ai mon article dans le journal local. Des lunes que je n'ai pas fait l'objet d'autant d'attention. Moi qui suis en marge de la société, qui fait partie du bataillon des éclopés, je me sens happé par une considération de masse. Comment ne pas craindre ce tsunami lorsque l'on a vécu des années dans l'effacement ? Bouffé par cette subite reconnaissance, je me perds dans ce dédale de contradictions. Heureusement, la présence d'Irène me rassure.



Aujourd'hui, Quinquin traîne sa carcasse rouillée sur le bitume bordelais. Seule la littérature le rattache au passé, le reste il cherche désespérément à l'oublier. L'avenir ? Se laissera-t-il approcher pour reprendre le cours de sa vie ?

Patrick Azzurra fait une descente en apnée dans cette profonde faille où l'homme a plongé, en fouillant les abysses avant de remonter par palier vers ce qui semble se dessiner. Un roman à trois temps qui ne vous laissera pas indifférent.

« *La fiction de En amont est en vérité le miroir d'une simple et poignante réalité.* »

Jean-Claude Meymerit, *Sud Ouest*

22 €



9 782379 460951